

A Chamonix, le vide comme prélude à l'imagination

Jusqu'au 23 juillet, une trentaine d'artistes, dont plusieurs suisses, sont réunis à Chamonix-Mont-Blanc à l'enseigne du parcours Artocène, entre architecture et art contemporain. Avec le vide comme fil rouge



Place du Mont-Blanc, le «Musée sans bâtiment» de Yona Friedman.

L'intérêt et le charme d'**Artocène**, parcours d'art contemporain à Chamonix, tiennent à la pertinence des œuvres que celui-ci présente mais aussi aux déambulations à travers les rues piétonnes de la station. L'occasion de découvrir, un œil sur les sommets montagneux, un autre sur le plan du parcours d'art contemporain, huit lieux disséminés dans la ville.

L'exposition phare se trouve au Musée Alpin. A l'entrée de ce vaste espace qui réunit une vingtaine d'artistes, le visiteur est accueilli par une œuvre saisissante de Clément Richem. Poussières figure deux montagnes puissantes, entaillées de grottes profondes. Au pied de ces cathédrales de pierre gisent d'étranges constructions, des cités fantômes érodées par le temps qui passe, à moitié ensevelies sous une mer de sable. L'œuvre évoque l'idée de vertige, étroitement associée au vide - qui se déploie, sous nos pieds, quand nous accédons au sommet. Et qui fait aussi le fil rouge de cette troisième édition, intitulée *Le Vide comme repère*. Entretien avec le physicien et philosophe des sciences Etienne Klein, dont les réflexions ont nourri ce programme - de quoi donner un tournis créatif.

Le Temps: Comment êtes-vous devenu le conseiller scientifique du festival **Artocène** ?

Etienne Klein: C'est Laurène Maréchal, la fondatrice d'**Artocène**, qui est venue à ma rencontre. J'avais publié, en 2019, un livre, *Ce qui est sans être tout à fait*, qui est un essai sur le vide. C'est cet ouvrage qui a inspiré le thème de cette troisième édition du festival **Artocène**: *Le Vide comme repère*. Je m'intéresse beaucoup aux mots anciens. Au mot "vide" notamment, qu'on utilise dans des phrases du langage ordinaire qui continuent d'être utilisées, alors même que ce que nous savons du vide n'a cessé de changer au cours de l'histoire des idées.

Comment se fait-il que le langage véhicule des a priori clandestins, des modes d'expression qui déterminent notre façon de penser, sans que nous en ayons pleinement conscience? Ce que nous savons sur ces notions - le vide et le temps - a été complètement bouleversé. Comment travailler le langage de manière qu'il soit capable d'exprimer ce que nous avons appris sur tel ou tel mot? Qu'en est-il, par exemple, de cette phrase attribuée à Aristote selon laquelle "la nature a horreur du vide"? Est-ce vrai que la nature a horreur du vide? Qu'est-ce qu'Aristote entend par le vide? Nous "rétro-projetons", aujourd'hui, le sens que nous donnions au mot "vide" dans des phrases très anciennes auxquelles nous continuons d'avoir recours.



Quel a été votre rôle au sein d' **Artocène** ?

J'ai expliqué aux organisateurs que le vide n'était pas la même chose que le néant. Le vide, qui contient l'espace, est toujours associé à un volume. Nous sommes loin de la définition classique du vide qui était: "Le vide, c'est ce qui reste quand on a tout enlevé." C'est faux. Car quand on enlève tout, il n'y a plus rien. Nous avons, alors, affaire au néant, et non pas au vide. Il faut changer de définition et adopter la suivante: "Le vide, c'est ce qu'il reste quand on a tout enlevé, sauf le vide." Une telle démarche ne peut qu'éveiller l'imaginaire des artistes qui ne manquent pas de s'interroger: "Que dois-je retirer pour, qu'à la fin de cette opération d'évidement, il ne reste que le vide?"

Pour un scientifique, la question est différente. Il s'agit de savoir ce qui existe. Et parmi les choses qui existent, quelles sont celles que je peux retirer ou non. Le vide est ce qui restera quand j'aurai soustrait tout ce que je peux soustraire. Ne resteront alors que les entités qui ne peuvent être retirées du réel. Les organisateurs d' **Artocène** se sont montrés très intéressés par cette notion, parce que les artistes sont sans cesse appelés à s'interroger sur l'essence des choses. Qu'est-ce qui, en deçà des choses, constitue le vide?

Le vide suscite un effet rebond qui aboutit à une création. C'est cela le paradoxe du vide. Il devrait conduire à une forme d'inertie, d'abandon de toute créativité, à une forme de contemplation ou de méditation. Alors, qu'en réalité, c'est le contraire qui se passe. Dès que l'on tente de se représenter le vide, il se produit un choc créatif qui aboutit à la création d'une œuvre.

En cette période de crises multiformes, l'humanité semble avoir besoin de changer de voie, d'inventer de nouvelles façons de penser et de vivre. Le vide ne serait-il pas un élément clé pour sortir des ornières et repartir sur de nouvelles bases?

Une partie de la solution est à rechercher du côté de la sobriété. Nous pouvons nous priver de nombreuses choses sans nous trouver, pour autant, réduits à néant. J'ai relu une phrase de Paul Valéry lors de la première nuit des émeutes urbaines, en France, début juillet, qui me semblait être en résonance avec l'actualité. Il écrit dans son livre intitulé Mélange: "Toujours, tu préfères le hasard au vide, et le chaos au rien." Il est probable que certains émeutiers étaient alors en phase avec ces mots. Le chaos, aux yeux de certains, semble préférable au rien. Le désir de détruire relève, peut-être, de cette pulsion.

Changer de voie s'avère difficile à une époque où nos capacités d'imagination sont atrophiées, en raison notamment de vies trop encombrées, comme le montre Rob Hopkins dans son livre "Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons?" N'aurions-nous pas besoin de retrouver une forme de vide pour recouvrer nos facultés imaginatives?

Nos téléphones portables sollicitent, en effet, sans arrêt notre attention. Ils peuvent nous indiquer, à tout moment, qu'il se passe quelque chose dans le monde qui mérite notre attention. Nous avons l'impression que cet outil nous connecte au vrai monde, là où il se passe des choses. Et parallèlement, nous sommes tentés de montrer au monde ce que nous sommes en train de vivre, de façon à nous rassurer, à nous conforter dans la conviction que nous existons. Cette hyperconnexion crée une dispersion et une distraction qui nous empêchent d'être pleinement conscients de nous-mêmes. Le commentariat contribue, lui aussi, à détruire l'imaginaire: on ne cesse de tout commenter. Ce bourdonnement permanent empêche la formation d'espaces de vide ou d'ennui qui sont le prélude à la réflexion, au développement de l'imagination et de la créativité.

Certains soutiennent qu'il nous faudrait inventer de nouveaux récits. Le vide permettrait-il "d'accoucher" plus facilement de ces nouveaux récits?

Le futur est comme la nature: il a horreur du vide, pourrait-on dire en reprenant les mots d'Aristote. Faute d'un récit nous permettant de concevoir à l'avance ce que le futur pourrait être, ce dernier se trouve envahi par toutes sortes de hantises et de catastrophes qui nous propulsent dans une forme de lévitation intellectuelle. Face à un futur qui fait peur, on assiste à des phénomènes de repli ou de fuite. Dans les années 1970, dans ma jeunesse, on nous parlait sans cesse de l'an 2000. On nous expliquait comment nous allions vivre, consommer, travailler et nous distraire. Ce futur inséré dans le présent nous permettait de faire des choix existentiels, de choisir des orientations, des trajectoires.

Aujourd'hui, il est très difficile aux jeunes de se projeter. En tant qu'enseignant, j'observe que les élèves ingénieurs sont de plus en plus nombreux à être en quête de sens. Il ne s'agit donc pas de vide, pris dans le sens du désengagement. La solution passe par un engagement renforcé dans le réel.

Artocène, Chamonix-Mont-Blanc, jusqu'au 23 juillet.